Corrigé – Brevet 2014 – Français – Pondichéry

Antoine de Saint-Exupéry, Pilote de guerre (1942), Réécriture, Dictée, Le récit de l'exode par un réfugié, Peut-on faire preuve de solidarité dans une situation difficile ?

Corrigé détaillé rédigé par Ben, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Questions – Antoine de Saint-Exupéry, Pilote de guerre (1942) *(15 pts)*

1. a. « Les populations » sont les **civils** (hommes, femmes, enfants, vieillards) qui habitent les régions du **nord de la France** envahies par l'armée allemande au printemps 1940. Le texte les situe au départ « dans le Nord » (l. 27), d'où « On avait donné [...] un grand coup de pied dans la fourmilière ».

1. b. Elles se rendent **vers le Sud** : « Ils se mettent en marche vers le Sud » (l. 7), c'est-à-dire loin de la zone des combats.

2. a. Ce déplacement de population s'appelle **l'exode** : le mot est employé deux fois dans le texte, « cet exode » (l. 6) et « L'ennemi progresse plus vite que l'exode » (l. 18).

2. b. L'exode s'explique par l'**offensive allemande de mai-juin 1940** : le 10 mai 1940, l'armée allemande attaque, perce le front et avance très vite vers le sud ; l'armée française recule (« au cours de la retraite », l. 22) et c'est la **défaite**. Fuyant les combats, les bombardements et la peur de l'occupation, des millions de civils partent sur les routes, jusqu'à l'**armistice de juin 1940** évoqué dans le chapeau, qui coupe la France en deux zones.

3. a. Ces populations se déplacent pour **fuir l'ennemi et trouver un refuge** : un toit, de quoi manger et un accueil. Le narrateur le dit : elles partent « comme s'il était, là-bas, des logements et des aliments, comme s'il était, là-bas, des tendresses pour les accueillir » (l. 7-9).

3. b. Elles **n'atteignent pas leur but**. Le Sud est déjà saturé : « Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars et dont les provisions s'épuisent » (l. 9-10). Les étapes sont des « escales fantômes » (l. 13) et, à la fin, « Aucun refuge n'était plus disponible » (l. 25-26). De plus, elles n'échappent même pas à l'ennemi : « L'ennemi progresse plus vite que l'exode » (l. 18).

4. a. Les deux expressions sont « **l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler** » (l. 4-5) et « **un fleuve de boue** » (« avec la lenteur d'un fleuve de boue », l. 11-12). Il s'agit de **métaphores** : la foule des réfugiés est assimilée, sans outil de comparaison, à un liquide épais. La métaphore est d'ailleurs **filée** dans la suite du texte : le « fleuve » qui « s'empâte et reflue » (l. 19), « cette bouillie » (l. 20), « la tourbe lente » (l. 23).

4. b. Le narrateur donne une vision **déshumanisée et accablante** de l'exode. Le « sirop » et la « boue » sont des matières épaisses, collantes, qui avancent avec une **lenteur** extrême et semblent ne jamais finir (« interminable », « n'en finit plus »). Les individus disparaissent dans une **masse informe** qui s'écoule sans volonté propre, comme un liquide suit la pente. La boue suggère aussi la saleté, l'enlisement et le désastre : l'exode apparaît comme une catastrophe qui « engloutit » (l. 12) tout sur son passage.

5. Le narrateur observe la scène **du ciel, depuis son avion**. Il le dit lui-même : « Je survole donc des routes noires » (l. 4). Le chapeau précise qu'il est « écrivain et pilote » et qu'il effectue des missions au sein d'un groupe d'aviation. De là-haut, les routes paraissent « noires » de monde et la foule ressemble à un liquide qui coule : c'est ce point de vue aérien qui explique les images du « sirop » et du « fleuve ».

6. a. Le pronom « nous » désigne le **narrateur et ses camarades du groupe d'aviation**, c'est-à-dire des militaires en retraite qui ont « cantonné » (l. 21) dans plusieurs villages.

6. b. Le groupe nominal « la tourbe lente » désigne la **foule des réfugiés civils** qui traverse les villages. Le mot « tourbe » a deux sens : une matière boueuse formée de végétaux décomposés (ce qui prolonge la

métaphore du « fleuve de boue ») et, dans un sens ancien et péjoratif, une foule de gens anonymes.

6. c. Le narrateur adopte une **double position**. D'un côté, il est un **observateur extérieur** : il survole l'exode depuis son avion (question 5) et le « nous » des soldats se distingue de la foule des civils. De l'autre, il est **plongé dans cette foule** : le verbe « trempé » montre qu'au sol il est immergé dans le flot, il partage les mêmes villages et entend les réfugiés (« - Où allez-vous ? - On ne sait pas. », l. 23-24). Il est donc à la fois **témoin** à distance, capable de prendre du recul, et **acteur** de cette débâcle qu'il vit de l'intérieur.

7. a. La population est comparée à des **vers** : « Elle le nettoie comme les vers nettoient un os » (l. 17), et à des **fourmis** : « On avait donné dans le Nord un grand coup de pied dans la fourmilière, et les fourmis s'en allaient » (l. 26-28).

7. b. La comparaison avec les **vers** suggère un comportement **vorace et destructeur** : comme des vers qui ne laissent qu'un os nu, la « caravane » dévore tout ce que le village possède et en « épuise, dès le premier soir, toute la substance » (l. 16-17). L'image des **fourmis** suggère un comportement **collectif et mécanique** : chassées de leur fourmilière, elles partent en masse, par instinct, sans réfléchir et sans savoir où aller, en continuant à avancer obstinément. Dans les deux cas, les réfugiés ne sont plus des individus mais une masse d'êtres minuscules qui agissent par instinct.

8. a. L'accumulation des termes négatifs (« Jamais ils ne savaient rien. Personne ne savait rien », « Aucun refuge n'était plus disponible. Aucune route n'était plus praticable », « Sans panique. Sans espoir. Sans désespoir », l. 25-28) insiste sur plusieurs aspects de la situation : l'**ignorance totale** des réfugiés, qui ne savent ni où ils vont ni pourquoi ; l'**impasse** matérielle, puisqu'il n'y a plus ni abri ni route ; enfin l'**absence de toute émotion**, les réfugiés n'éprouvant même plus de sentiment, ni peur, ni espoir. La situation paraît donc **absurde et sans issue** : « Ils évacuaient quand même » (l. 26).

8. b. Les cinq dernières phrases, « Laborieusement. Sans panique. Sans espoir. Sans désespoir. Comme par devoir. » (l. 28-29), sont des **phrases non verbales** (averbales), **très courtes** et **juxtaposées**. Ce rythme haché imite la **marche lente, pénible et mécanique** des réfugiés, pas après pas. Il produit un effet de **chute** : la foule avance comme des automates, vidés de tout sentiment, résignés, uniquement parce qu'il faut avancer (« Comme par devoir »).

8. c. La tonalité de l'extrait est **pathétique et tragique**. Pathétique, parce que le narrateur fait partager la détresse de ces familles épuisées qui cherchent « des tendresses pour les accueillir » (l. 8-9) et ne trouvent que des « villes pleines à craquer » (l. 9). Tragique, parce que ces populations sont prises dans un mouvement qui les dépasse et dont elles ne peuvent sortir : l'ennemi va plus vite qu'elles, aucune route n'est praticable, et elles continuent pourtant, résignées, « Comme par devoir ». Le texte comporte aussi une part d'**ironie amère** devant l'absurdité de la guerre, par exemple avec le « paradoxe surprenant » des soldats allemands « qui tuaient ailleurs » et qui « donnent à boire » (l. 20-21).

> 💡 **Astuce.** Pour caractériser une tonalité, ne te contente pas d'un adjectif : nomme-la, puis appuie-toi sur deux ou trois citations déjà relevées dans les questions précédentes. La dernière question récompense ceux qui font la synthèse de leur propre travail.

Réécriture – *(4 pts)*

Texte réécrit :

> Et si la caravane **abordait de vrais villages** qui **faisaient** semblant de vivre encore, elle en **épuisait**, dès le premier soir, toute la substance. Elle **les nettoyait** comme les vers **nettoyaient** un os.

Modifications : « un vrai village » devient « de vrais villages » (pluriel du nom et de l'adjectif ; devant un adjectif placé avant le nom, l'article indéfini « des » devient « de ») ; le pronom complément « le » qui reprend « village » devient « les ». Passage à l'imparfait : « aborde » → « abordait », « fait » → « faisaient » (le sujet «

qui » reprend « villages », donc pluriel), « épuise » → « épuisait », « nettoie » → « nettoyait », « nettoient » → « nettoyaient ». Le sujet « elle » (la caravane) reste au singulier, ainsi que « toute la substance ».

> ⚠ **Piège.** Le verbe « faire semblant » a pour sujet le pronom relatif « qui », mis pour « villages » : il passe donc au pluriel (« faisaient »). En revanche, « elle en épuisait » et « Elle les nettoyait » restent au singulier, car leur sujet est toujours « la caravane ». N'oublie pas non plus le « y » de « nettoyait » et « nettoyaient ».

Dictée – *(6 pts)*

Dictée : pas de corrigé, le texte est lu par l'examinateur.

Sujet 1 – Le récit de l'exode par un réfugié *(15 pts)*

1. Analyse de la consigne

- **Type de texte :** un **récit** à la **première personne** : le narrateur est l'un des réfugiés de la « foule errante » décrite par Saint-Exupéry. On ne regarde plus l'exode depuis un avion, on le vit de l'intérieur.
- **Trois étapes imposées :** l'**arrivée** des réfugiés dans un village refuge du Sud, leur **accueil** par la population locale, les **conditions de vie** rencontrées. Un récit qui raconte seulement la route, sans le village, est incomplet.
- **Cadre historique :** mai-juin 1940, l'offensive allemande, la fuite vers le sud. Les détails doivent être vraisemblables : charrettes, vélos, voitures chargées de matelas, avions qui mitraillent les routes, nouvelles entendues à la radio.
- **Temps et longueur :** passé simple et imparfait (ou présent de narration tenu de bout en bout) ; au moins **deux pages**, une quarantaine de lignes.
- **Ce qui rapporte des points :** des sensations précises (fatigue, faim, chaleur), des sentiments (peur, honte, gratitude), un accueil nuancé (générosité, mais aussi méfiance ou agacement des habitants, comme dans le texte) et un dialogue bien ponctué.

2. Plan

- La route : le départ précipité du Nord, la colonne interminable, la peur.
- L'arrivée au village : la place, la fontaine, les regards des habitants.
- L'accueil : le maire, une femme généreuse, un commerçant hostile.
- Les conditions de vie : la paille d'une grange, la soupe partagée, l'attente des nouvelles.
- Fin : l'annonce de l'armistice, le sentiment d'être à la fois sauvé et perdu.

Rédaction modèle

> Nous avions quitté Lille un matin de mai, à l'aube, avec ce que nous avions pu entasser sur la charrette de mon oncle : deux matelas, une valise, un sac de pommes de terre et la cage du canari, que ma petite sœur Jeanne avait refusé d'abandonner. Mon père était au front. Ma mère nous avait seulement dit : « Les Allemands arrivent, il faut partir. » Partir où ? Personne ne le savait. Il fallait aller vers le Sud, c'était tout.
>
> Pendant près de trois semaines, nous avons marché, parfois hissés à l'arrière d'un camion. La route n'était qu'une coulée lente de voitures en panne, de bicyclettes, de brouettes et de gens à pied. Certains jours, on n'avançait que de quelques kilomètres. Un après-midi, des avions ont surgi en rase-mottes et ont mitraillé la colonne : je me suis jeté dans le fossé, le nez dans l'herbe, en serrant Jeanne contre moi. Quand je me suis relevé, une carriole brûlait un peu plus loin. Je n'ai jamais oublié l'odeur.
>
> Un soir enfin, nous sommes arrivés dans un petit village du Lot, accroché à une colline. Sur la place, autour de la fontaine, des dizaines de familles étaient déjà assises par terre. Les habitants nous regardaient depuis le seuil de leurs maisons, les bras croisés. Dans leurs yeux, je lisais à la fois de la pitié et de l'inquiétude : nous étions des centaines, et leur village n'en comptait pas trois cents.

> Le maire, un vieil homme moustachu, est venu vers nous avec une liste. « Il n'y a plus de place à l'école, a-t-il soupiré. Je peux vous mettre dans la grange des Delmas. » Madame Delmas nous a reçus sans un mot, mais elle est revenue une heure plus tard avec une marmite de soupe aux choux et un pain entier. Ma mère a pleuré en la remerciant. Tout le monde n'était pas aussi généreux : le lendemain, l'épicier vendait ses œufs deux fois plus cher qu'à Lille, et un paysan a chassé de son puits un garçon venu remplir une bouteille. « Vous allez nous ruiner ! » criait-il. Au fond, je le comprenais un peu : ils étaient envahis, eux aussi.
>
> Nous avons vécu trois semaines dans cette grange. Nous dormions sur la paille, serrés les uns contre les autres, avec une autre famille venue de Belgique. Le matin, on faisait la queue à la fontaine pour se laver ; à midi, on partageait ce qu'on avait trouvé. Ma mère reprisait nos vêtements, Jeanne jouait avec les enfants du village, qui avaient fini par l'adopter. Moi, j'aidais aux foins pour gagner un peu de lait. Le soir, tout le monde se rassemblait devant le café, où le patron posait son poste de radio sur le rebord de la fenêtre.
>
> C'est là, le 17 juin, que nous avons entendu le maréchal Pétain annoncer qu'il fallait « cesser le combat ». Autour de moi, des femmes sanglotaient, des hommes baissaient la tête. Les habitants et les réfugiés, ce soir-là, ne formaient plus qu'un seul peuple vaincu. Nous étions à l'abri, nous avions un toit et du pain ; pourtant, en regardant la route vide qui descendait vers la vallée, je me suis senti plus perdu que jamais. Mon père était quelque part, peut-être prisonnier, et notre maison allait bientôt se retrouver de l'autre côté d'une frontière que personne n'avait encore imaginée.

Sujet 2 – Peut-on faire preuve de solidarité dans une situation difficile ? *(15 pts)*

1. Analyse de la consigne

- **Type de texte :** une **argumentation** (texte de réflexion) qui répond à une question fermée : « Pensez-vous qu'on puisse… ? ». Il faut prendre position, mais une réponse nuancée est la plus convaincante : oui, c'est possible, mais ce n'est ni automatique ni facile.
- **Mots clés :** « solidarité » (l'entraide entre personnes qui se sentent liées, le fait d'aider l'autre parce que son sort nous concerne) ; « situation difficile » (guerre, catastrophe, crise, mais aussi difficulté personnelle : maladie, deuil, échec scolaire).
- **Lien avec le texte :** l'extrait de Saint-Exupéry montre que, dans l'exode, « les plus généreux se font peu à peu agressifs » : c'est un argument précieux pour la partie qui nuance.
- **Critères de réussite :** une introduction qui pose la question, deux ou trois arguments chacun illustré d'un **exemple précis** (histoire, lecture, actualité, vie quotidienne), des connecteurs logiques, une conclusion qui répond clairement ; au moins deux pages.

2. Plan

- I. La difficulté peut faire reculer la solidarité : peur, manque, égoïsme (le texte, le marché noir, les rayons vidés en 2020).
- II. Pourtant, c'est souvent dans l'épreuve que naît la plus grande solidarité (les Justes, le Chambon-sur-Lignon, Primo Levi et Lorenzo, les voisins pendant le confinement).
- III. La solidarité est un choix qui s'organise et se transmet (les Restos du cœur, les associations, l'école).

Rédaction modèle

> Dans *Pilote de guerre*, Saint-Exupéry décrit l'exode de 1940 : des millions de Français fuient vers le Sud et, dans les villages surpeuplés, « les plus généreux se font peu à peu agressifs ». Quand on a peur, faim ou froid, a-t-on encore la force de penser aux autres ? Autrement dit, peut-on faire preuve de solidarité dans une situation difficile ? Nous verrons que la difficulté peut pousser à l'égoïsme, mais qu'elle révèle aussi souvent le meilleur de l'être humain, à condition que la solidarité soit voulue et organisée.
>
> Il faut d'abord reconnaître que les situations difficiles mettent la solidarité à rude épreuve. Lorsque les ressources manquent, chacun a tendance à se protéger, lui et sa famille. Pendant l'Occupation, alors que les Français souffraient du rationnement, certains se sont enrichis grâce au marché noir en revendant très cher la nourriture. Plus près de nous, au début de la crise du Covid-19, en mars 2020, des rayons entiers de

> supermarchés ont été vidés en quelques heures par des clients qui faisaient des réserves sans penser à ceux qui viendraient après eux. Saint-Exupéry lui-même montre que les villages du Sud, débordés, finissent par vivre l'arrivée des réfugiés comme une « invasion ». La peur et le manque rendent donc parfois égoïste.
>
> Pourtant, c'est souvent dans l'épreuve que la solidarité est la plus forte. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des milliers de personnes, reconnues plus tard comme « Justes parmi les nations », ont caché des Juifs au péril de leur vie. Au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, tout un village a ainsi accueilli et protégé de nombreux enfants juifs. Dans *Si c'est un homme*, Primo Levi raconte qu'à Auschwitz un ouvrier italien, Lorenzo, lui apportait chaque jour un peu de soupe, sans rien demander en échange : ce geste l'a aidé à survivre. De même, pendant le confinement, beaucoup de jeunes ont fait les courses de leurs voisins âgés. La difficulté rapproche ceux qui la partagent.
>
> Enfin, pour durer, la solidarité ne peut pas reposer seulement sur l'élan du moment : elle doit être organisée. En 1985, Coluche a fondé les Restos du cœur pour que les plus pauvres puissent manger chaque hiver ; aujourd'hui encore, des milliers de bénévoles continuent ce travail. À une plus petite échelle, dans une classe, un élève qui aide un camarade en difficulté ou qui défend un élève harcelé fait lui aussi un choix courageux. La solidarité s'apprend et se transmet.
>
> En conclusion, une situation difficile peut réveiller la peur et l'égoïsme, comme le montre Saint-Exupéry. Mais l'histoire prouve qu'elle peut aussi faire naître des gestes admirables, parfois héroïques. Je pense donc qu'on peut, et même qu'on doit, faire preuve de solidarité dans les moments difficiles : c'est précisément là qu'elle a le plus de valeur. Encore faut-il avoir le courage de la choisir.

Conseils pour le jour J

Gère bien ta première heure : les questions valent 15 points et la réécriture 4 points. Les questions 4 à 8 demandent toutes une analyse appuyée sur des citations : relève toujours les mots exacts entre guillemets avec leur numéro de ligne (« l. 4-5 »), puis explique l'effet produit. La plupart des réponses se répondent entre elles (le point de vue d'en haut, le « fleuve de boue », la « tourbe lente ») : utilise-les pour bâtir ta réponse à la question 8. c.

Pour la réécriture, souligne au brouillon tous les mots qui dépendent de « village » (l'article, l'adjectif, le pronom « qui », le pronom « le ») avant de toucher aux verbes : c'est là que se cachent les erreurs d'accord.

En rédaction, le sujet 1 impose trois étapes (arrivée, accueil, conditions de vie) : vérifie qu'elles figurent toutes dans ta copie. Pour le sujet 2, prévois deux ou trois exemples précis avant de commencer à écrire. Dans les deux cas, garde dix minutes pour te relire : l'orthographe compte.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).